

Lily Hibberd

plasticienne aussie



Figure de la jeune création dans son pays, Lily Hibberd se dit à la fois plasticienne et écrivaine. Rencontre avec une artiste conceptuelle qui veut sortir de l'isolement.

Propos recueillis par Stéphanie Janicot



4/10

Muze : Votre démarche est conceptuelle et esthétique à la fois. Comment travaillez-vous les formes ?

Lily Hibberd : Il n'est pas très courant en Australie de lier questions philosophiques et travail sur l'art. Je suis souvent inspirée par des propositions de philosophes : Deleuze, Lacan... Un de mes thèmes préférés est le désir, la perte, l'expérience de la complétude. Le désir est un paradoxe tout comme la beauté ou la nature. La nature peut être vue comme traversée par des forces

destructrices : le soleil se consume, tout finit par mourir ; ou par des forces positives : toute pousse, tout grandit, tout vit. À la recherche d'un méridien, mon exposition en France à l'automne dernier, est ainsi une métaphore sur la manière dont chacun cherche sa place. L'esthétique, la beauté, n'est pas un danger si Ton a un sens profond de ce que l'on souhaite exprimer.

Muze : Avez-vous l'impression d'appartenir à un mouvement particulier représentatif en Australie ?

L.H. : Pas tellement. Il existe ici des communautés d'artistes qui ne sont pas esthétiques mais sociales, tournées vers la

Exposition Endless summer: Sunglasses and the spectacle of vision, 2007 (à gauche).
Série Burning Memory, 2001 (ci-dessous).



levée de fonds ou l'organisation d'expositions. Créer un Magazine a été ma manière de constituer une communauté de gens qui écrivent et créent des œuvres plastiques, afin que les artistes se reconnaissent et se rencontrent. L'écriture peut devenir une création plastique.

muze : Y a-t-il une spécificité australienne en matière d'art contemporain ? ou une spécificité selon les villes ?

L.R. : Melbourne, où je vis, est la ville qui regroupe le plus d'artistes, elle est donc leader en matière de création artistique même si tous les artistes aspirent à envoyer leurs œuvres à Sydney. Les loyers

des ateliers à Sydney sont inabordable. La ville, cernée par la mer et la montagne, ne peut croître et ses loyers augmentent sans cesse. Melbourne est très européenne. J'ai fait quelques expositions près de Perth, à Fremantle. L'Ouest est tellement isolé que ses habitants ont tendance à se penser comme le centre du pays. Brisbane, à l'opposé, est beaucoup plus asiatique et dispose de très belles collections d'art du Pacifique.

muze : L'immensité du pays a-t-elle des répercussions en matière de création artistique ?

L.R. : En Australie, la terre, l'immensité, est un fantasme. La vérité est que nous

Melbourne est la ville qui regroupe le plus d'artistes, elle est donc leader en matière de création.

vivons tous en ville, au milieu de millions de gens. Peut-être est-ce différent à l'ouest car l'isolement est plus grand. Les artistes commencent tout juste à s'intéresser à l'histoire et à travailler à partir d'archives. Je travaille moi-même souvent avec celles du musée d'Adélaïde. Il est évident que le fait d'être une colonie anglaise, constituée par des vagues d'immigration, influence notre manière de penser. L'interrogation politique majeure, que le gouvernement tente d'éluider, est : devons-nous devenir une république ? On a tendance à penser que la question se réglera d'elle-même au décès de la reine.

maze : La nature n'est donc pas un élément de création important ?

L.R. : Pour des écoles traditionnelles, si, sans doute. Vous avez des communautés d'artistes qui travaillent dans le désert, en Australie centrale, comme Utopia. Bien sûr, on pourrait considérer que mon travail sur la glace qui fond est une manifestation écologique, mais ce n'est pas un engagement de ma part. Je considère que les gens sont déjà concernés par ces problèmes. À la question : pouvons-nous contrôler la planète ? ma réponse est non. Mais je pense que la peur n'est pas productive. S'il m'arrive de mettre la question de l'environnement au cœur de mon travail, c'est que c'est une porte d'entrée que tout le monde peut comprendre. La dérive de la banque fait partie de l'imaginaire collectif.

maze : La lumière tient une place prépondérante dans vos tableaux (phosphorescents) et vos installations ? Que représente-t-elle pour vous ?

L.R. : J'ai recherché une peinture engagée physiquement et trouvé un pigment dont les particules emmagasinent



Série *I want to break free*, 2006 :
Super cycle, encre et huile sur lin,
 122 x 183 cm (en haut) ;
Domestic bliss, 91 x 137 cm (en bas).

© 2011 Artforum Company/Galerie Les Bouillottes

En Australie,
la terre,
l'immensité,
est un fantasme.
La vérité est
que nous vivons
tous en ville,
au milieu de
millions de gens.

T'énergie et brillent dans le noir. J'ai réalisé une installation avec un énorme bloc de glace éclairé par un faisceau de lumière. La lumière fait fondre la glace. Pour moi la relation lumière-subjectivité-vision est l'idée même d'une esthétique. La lumière est matérielle, de même que le temps ou le désir. Tout cela devient un langage que j'utilise pour mes recherches. Dans ma série « Endless summer » (voir page 48), racontée par un acteur masqué par des lunettes de soleil, l'idée de lumière est liée au désir.

muze : Peinture, sculpture, photo, installation, comment choisissez-vous le médium approprié ?

L.R. : Ce qui m'intéresse est de naviguer entre les modes d'expression. Je cherche la meilleure manière de raconter une histoire. Souvent je commence par l'écriture, puis je cherche la forme plastique qui convient. Qui peut être une alliance : la vidéo par exemple utilise le texte et la performance. Je peux décliner un même sujet sous plusieurs formes ou m'intéresser à sa représentation, en peinture par exemple.

muze : Qu'est-ce qui vous pousse à utiliser la peinture figurative ?

L.R. : Parfois j'utilise la photo comme mode de narration. Mais, lorsque je souhaite établir une certaine distance avec mon sujet, je préfère la peinture fictionnalisée. Les très grandes peintures de ma série « I want to break free » (ci-contre) ont d'abord été des photos de gens qui ont accepté de poser pour moi. Dans ce cas, j'ai gardé l'écriture pour moi. En revanche, pour mes premières installations « Burning memory », j'avais écrit 200 pages de scénario. L'image de la maison en flammes (voir page 49) était une métaphore de la mé-

moire. Lorsque l'on perd sa maison, on perd tout, mais on a encore sa mémoire. Régulièrement, Melbourne est menacée par les flammes. Dans notre imaginaire, le feu est une force considérable.

muze : L'art aborigène a-t-il une influence sur la création contemporaine ou s'agit-il de domaines hermétiques l'un à l'autre ?

L.R. : Beaucoup de jeunes Aborigènes ont intégré des écoles d'art et travaillent de manière contemporaine. On les appelle les artistes aborigènes urbains, comme Brook Andrew qui opère une synthèse entre tradition et modernité. D'une manière générale, les distances font qu'il existe peu d'influences entre les communautés hormis lors de la Biennale de Sydney qui réunit les artistes nationaux et internationaux.

muze : Vous-même êtes très influencée par la culture européenne, vous citez Lacon, Barthes, travaillez autour de Gogol ou de Proust... Est-ce courant chez les artistes australiens ?

L.R. : Mon père est écrivain, j'ai grandi au milieu des livres et de la littérature européenne. Nous sommes une colonie très européenne posée à l'autre bout du monde. Brisbane est plus asiatique en raison de sa position géographique. Quant à Darwin, qui est à quatre heures de bateau seulement du Timor oriental, on y est presque en Asie. Il existe en Australie une grande mixité de cultures dont l'intégration passe beaucoup par la cuisine. Même les Somaliens et les Éthiopiens de Melbourne savent apprécier leur cuisine respective. Beaucoup d'artistes de Melbourne sont attirés par l'Europe ou par l'Amérique, mais en même temps, ici, nous vivons avec l'idée que nous sommes le centre du monde ! ■